Document généré le 5 juil. 2025 20:22

Petite revue de philosophie

Le « guerrier » et l'apologie de la guerre

Pierre Bertrand

Volume 7, numéro 1, automne 1985

De la suite dans les idées

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1104260ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1104260ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)
2817-3295 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bertrand, P. (1985). Le « guerrier » et l'apologie de la guerre. *Petite revue de philosophie*, *7*(1), 151–161. https://doi.org/10.7202/1104260ar

Tous droits réservés © Collège Édouard-Montpetit, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le «guerrier» et l'apologie de la guerre*

Pierre Bertrand

Professeur au département de philosophie du Cégep Édouard-Montpetit

* Le texte de Luc Abraham, *La dynamique de la guerre chez Hobbes*, paru dans le volume 6, n° 1 de *La petite revue de philosophie*, a servi d'incitateur à la rédaction de ce texte.

Toute sorte de propos se tiennent et s'écrivent de nos jours sur la guerre, tentant d'en faire plus ou moins l'apologie. Il me semble que des nuances essentielles ne sont pas faites dans ces apologies. Ce texte ne se propose rien d'autre que d'apporter ces nuances nécessaires.

La fonction de «guerrier» est certes une très noble fonction, et qui plus que Nietzsche a été un tel «guerrier»? Il donne comme sous-titre à son livre *L'Antéchrist*, «Imprécation contre le christianisme». Mais en fait, toute sa vie il n'a cessé de faire la guerre au christianisme et à la morale chrétienne. Il n'est certes pas seul sur ce champ de bataille. L'avaient précédé Lucrèce et Spinoza, et vont le suivre bien d'autres. Mais avec Nietzsche, la fonction de «guerrier» acquiert comme un modèle et devient quelque chose de presque sublime. C'est toujours en ces termes qu'il parle de ses livres: «mon attentat contre deux millénaires de contre-nature

et de profanation de l'homme[1]», «ma campagne contre la morale[2]»... Et ce qu'il dit, il le met vraiment en pratique. Il suffit de lire *L'Antéchrist* pour s'en apercevoir. Mais de quelle guerre s'agit-il? Il le dit lui-même dans *Ecce Homo*: «C'est la guerre, mais la guerre sans poudre et sans fumée, sans gesticulations martiales, sans pathos et sans membres rompus — car, ajoute-t-il, tout cela serait encore de l'«idéalisme»[3].» Ce «car» est important quand on sait que la guerre qu'entreprend Nietzsche s'exerce précisément contre l'«idéalisme» sous toutes ses formes. Or, une guerre avec poudre et fumée, gesticulations martiales, pathos et membres rompus, en somme ce genre de guerre dont on rencontre aujourd'hui l'apologie, apparaît aux yeux de Nietzsche comme simple «idéalisme». Et si on ouvre *L'Antéchrist*, on se rend compte en effet que sa guerre n'est pas cela. L'arme qu'il utilise n'est pas le fusil, ni la bombe, mais l'humour. C'est par l'humour qu'il attaque et vainc le christianisme, non certes un humour facile ou gratuit, mais toujours extrêmement rigoureux, sachant mettre le doigt sur les problèmes réels, sachant les poser correctement et les résoudre de même. Il a beau dire qu'il conçoit le philosophe «comme un terrifiant explosif qui met le monde entier en péril[4]», cet explosif ne fait pas de morts quand il explose, il n'estropie personne, ne détruit aucun pays, ne crée aucune tristesse. Il s'agit bien au contraire d'une explosion d'humour et de joie.

Mais il y a plus encore. Le guerrier est celui qui fait la guerre *lui-même*, qui s'engage *lui-même* dans la

1. Nietzsche, *Ecce Homo*, coll. Idées, n° 390, Paris, Gallimard, 1974, p. 80.

2. *Ibid.*, p. 99.

3. *Ibid.*, p. 91.

4. *Ibid.*, p. 89.

bataille, et non qui se cache derrière ses armes, laissant celles-ci faire la guerre pour lui. Cela est très important, car les apologistes de la guerre, dans la mesure où ils font l'apologie de la guerre «moderne», font l'apologie d'une guerre qui n'est pas faite par les hommes, par les «guerriers», mais par des machines, par des fusées qu'on envoie en restant dans son blockhaus, ou par l'entremise de satellites. Et qui plus est, c'est de plus en plus la machine informatique elle-même qui est chargée d'élaborer les stratégies et tactiques et de prendre les décisions. C'est dire que, dans un tel contexte de guerre «moderne», le «guerrier» ne mérite plus son nom, ne se trouve en fait nulle part, et est relayé par le technicien et le bureaucrate qui n'est plus que rouage d'une machine qui le dépasse de toutes parts. C'est ce que remarquait déjà Antonin Artaud dans la dernière grande guerre «moderne», celle de 39-45:

> Pour se battre il faut recevoir des coups et j'ai vu peut-être beaucoup d'Américains à la guerre mais ils avaient toujours devant eux d'incommensurables armées de tanks, d'avions, de cuirassés qui leur servaient de bouclier. J'ai vu beaucoup se battre des machines mais je n'ai vu qu'à l'infini derrière les hommes qui les conduisaient[5].

Tout autre est la pratique de la guerre du «guerrier». Écoutons une fois de plus Nietzsche.

> Ma pratique de la guerre se résume en quatre principes. — Premièrement: je n'attaque que des causes qui sont victorieuses, — au besoin j'attends qu'elles soient victorieuses. Deuxièmement: je n'attaque une cause que là où je sais ne trouver aucun allié, là où je suis isolé, — où je suis seul à me compromettre... Je n'ai jamais fait en public un seul pas qui ne fût compromettant: c'est là le

5. Antonin Artaud, *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, dans *Oeuvres complètes*, t.XIII, Paris, Gallimard, 1974, p. 73-74.

> critère de l'action droite. Troisièmement: dans mes attaques, je ne m'en prends jamais aux personnes, — la personne ne me sert que de verre grossissant qui permet de rendre visible un état de crise général, mais insidieux, malaisé à saisir. [...] Quatrièmement: je ne m'attaque qu'à des objets d'où tout conflit de personnes est exclu, où n'existe aucun arrière-plan de fâcheuses expériences personnelles[6].

Donc, le guerrier est celui qui s'engage lui-même sur le champ de bataille, qui ne fait pas faire sa guerre par des tiers, qui ne s'en prend pas à plus faible que lui, mais qui attend au contraire qu'une cause soit triomphante avant de l'attaquer, qui exclut toute mesquinerie dans les coups qu'il porte... Pourrions-nous en dire autant du déroulement des guerres modernes?

«J'apporte la guerre», dit Nietzsche, mais «*pas* entre peuples», car il n'a que «mépris» pour les nationalismes, «*pas* entre les classes», car pour lui il n'y a pas de classes supérieures et donc pas d'inférieures[7]. Il s'agit plutôt d'«une guerre des esprits[8]», «une guerre comme entre montée et déclin, entre vouloir-vivre et *désir de se venger* de la vie, entre sincérité et sournoise dissimulation...[9]» Telle est sa guerre contre le christianisme, contre la morale chrétienne, une guerre des esprits et non une guerre qui tue et mutile les corps. «On dit «oui» à ce qu'on *est*, on dit «non» à ce qu'on n'est pas...[10]»

6. Nietzsche, *op. cit.*, p. 30-31.

7. Nietzsche, *Fragments posthumes*, dans *Oeuvres philosophiques complètes*, t.XIV, Paris, Gallimard, 1977, p. 377-378.

8. Nietzsche, *Ecce Homo*, p. 143.

9. Nietzsche, *Fragments posthumes*, p. 377.

10. *Ibid.*

C'est précisément parce qu'il est un guerrier au sens le plus élevé et rigoureux du terme que Nietzsche s'oppose à ce que l'on entend d'ordinaire par «guerre». Il trouve que ce genre de guerre est totalement absurde et constitue une perte irréparable pour l'humanité. Il n'a rien contre la formation du soldat, à la condition bien sûr qu'elle ne soit pas un processus de pur abêtissement et de fanatisation. Mais il considère comme «*folie* que jeter ensuite devant les canons une telle élite de force et de jeunesse et de puissance [11]». Et il ajoute, avec sa malice habituelle: «Si nous pouvions nous dispenser des guerres, tant mieux. [...] Il y a encore d'autres moyens de rendre hommage à la physiologie que par des hôpitaux militaires [12].»

Il y a donc une distinction essentielle à faire entre «être un guerrier» et «faire la guerre». Nous verrons un peu plus loin au sujet de la guerre de guérilla que l'objet du «guerrier» n'est pas la guerre, que celle-ci quand elle a lieu, n'est qu'un pis-aller, comme quelque chose d'inévitable, en d'autres mots que l'objet principal du guerrier est d'abord et avant tout de dire *oui* à ce qu'il *est*, et seulement secondairement de dire non à ce qu'il n'est pas. C'est en tout cas de cette façon qu'aux yeux de Nietzsche les guerres «aristocratiques» se font [13].

Mais il n'est pas besoin d'avoir une cause particulière à attaquer pour être un guerrier. Il n'est pas besoin

11. *Ibid.*, p. 384.

12. *Ibid.*

13. Voir la distinction que fait Nietzsche entre les «nobles» qui affirment d'abord et avant tout ce qu'ils sont, et les «esclaves» qui, par ressentiment, d'abord et avant tout nient ce qu'ils ne sont pas, dans *La Généalogie de la morale*, in *Oeuvres philosophiques complètes*, t.VII, Paris, Gallimard, 1971, 1ère Dissertation, «Bon et méchant», «bon et mauvais».

d'un champ de bataille bien délimité. Le véritable champ de bataille est la vie elle-même. Guerrier, c'est ce que tout le monde doit être dans sa vie quotidienne, même et surtout quand il n'y a pas de «guerres». Car lors des guerres, il n'y a plus de «guerriers», il n'y a que des soldats, des pions, des rouages, de la chair à canons. La seule bataille qui compte est celle de la «connaissance», guerrier est l'«homme de connaissance». C'est en tout cas ce que confie l'Indien Don Juan à Castaneda: la nécessité d'acquérir «le tempérament du guerrier» pour vivre adéquatement sa vie.

> Le tempérament d'un guerrier exige le contrôle de soi en même temps qu'un complet abandon de soi[14].

Et Don Juan ajoute:

> Pour chacun de tous nos actes nous avons besoin du tempérament d'un guerrier. Sinon on se gauchit et on s'enlaidit. Une vie sans cette sorte de tempérament n'a pas de pouvoir. Regarde un peu ton cas. Tout t'irrite et t'enrage. Tu gémis, tu te plains, et tu penses que chacun te fait danser au son de son violon. Tu es une feuille à la merci du vent. Dans ta vie il n'y a pas de pouvoir. Quelle horrible sensation ça doit être!
>
> Un guerrier est tout autre. Il calcule tout. Ça, c'est le contrôle. Mais une fois tout calculé, il agit. Il se laisse aller. Ça, c'est l'abandon. Un guerrier n'est pas une feuille à la merci du vent. Personne ne peut le pousser. Personne ne peut rien lui faire accomplir contre lui-même ou contre son jugement réfléchi [...][15].

Être un «guerrier», dans les termes de Don Juan, c'est être «impeccable», «rigoureux», «sobre» dans toutes ses actions. C'est à ces qualités que se reconnaît le «guerrier», et non au fusil qu'il porte en bandoulière.

14. Carlos Castaneda, *Le Voyage à Ixtlan*, coll. Témoins, Paris, Gallimard, 1974, p. 111.

15. *Ibid.*, p. 118.

Donc, si guerre il y a, c'est une guerre pour la connaissance, pour la vie, une vie plus forte, plus intense, et non pour la mort, semer et subir la mort. Il faut s'empreindre totalement de cette différence, sinon on ne comprend rien au véritable tempérament du guerrier. Comme dit Don Juan, «un guerrier est accordé à sa survie, et il survit au mieux de toutes les manières possibles[16]». Ce genre de guerre n'a rien à voir avec massacre, tuerie, etc. C'est une guerre pour la vie, et non pour la mort. Si on veut faire l'apologie de la guerre, faisons l'apologie de cette guerre-là.

Mais, pourrait-on nous objecter, toutes ces guerres restent des guerres «en esprit», qui ne se déroulent pas sur un vrai champ de bataille fait de terre, de chair et de sang. Mais cette objection n'est pas fondée. Les véritables luttes en effet, celles qui déterminent leur propre enjeu et ne se le laissent pas imposer de l'extérieur, celles qui ont un enjeu valable et non pas tiré de l'égoïsme à courte vue de quelque grande puissance, ne se déroulent jamais là où on pense. Ce ne sont pas les luttes les plus visibles, ni les plus bruyantes. Car les véritables «ennemis», puisqu'une guerre doit avoir des ennemis pour se faire, ne sont pas d'autres hommes, d'autres peuples, mais comme le disent très bien Nietzsche et Don Juan, ce sont plutôt toutes ces «choses», ces «valeurs», ces «attitudes», affections passives de tristesse, ressentiment, plaintes, etc., qui courbent la vie et tentent de propager «l'immonde contagion». «Les malades, de l'âme autant que du corps, ne nous lâcheront pas, vampires, tant qu'ils ne nous auront pas communiqué leur névrose et leur angoisse, leur castration bien-aimée, le ressentiment contre la vie, l'immonde

16. *Ibid.*

contagion[17].» Tels sont les véritables ennemis, et non les voisins.

Mais passons tout de même à une «vraie» guerre, une guerre de guérilla ou de révolte, telle que celle des Arabes contre la domination turque, racontée par T.E. Lawrence dans son œuvre monumentale, *Les sept piliers de la sagesse*. Voyons en quels termes T.E. Lawrence décrit cette «guerre», ou plutôt cette «révolte».

> Une révolte ressemble plus à la paix qu'à la guerre [...]. Les Arabes se battaient pour la liberté, et c'est un plaisir qu'on peut seulement goûter vivant [...]. Mais supposez que nous fussions (comme nous pouvions le devenir) une influence, une idée, une espèce d'entité intangible, invulnérable, sans front ni arrière et qui se répandît partout à la façon d'un gaz? [...] Nous pouvions être une vapeur, un esprit soufflant où *nous* voudrions. [...] Se servir de la guerre contre une révolte est un procédé aussi malpropre et aussi lent que de manger sa soupe avec un couteau. [...] Les Gouvernements, eux, ne comptent que par divisions; nos partisans, au contraire, restaient des individus. [...] Prendre l'habitude de ne jamais accepter d'engagement. [...] Ne pas fournir de cible à l'ennemi. [...] Notre meilleure ligne de conduite était donc de ne rien défendre et de ne tuer personne. Nos atouts restaient la vitesse et le temps [...][18].

C'est dire que la guerre de guérilla ou de libération ne recherche pas la bataille, mais cherche au contraire à l'éviter. Le véritable champ de bataille n'est pas le terrain où on tue et se fait tuer, car de toute façon, sur ce terrain-là, on est forcément perdant contre une armée organisée supérieure en hommes et en équipements. Non, le véritable «champ de bataille» se trouve plutôt

17. Gilles Deleuze, Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1977, p. 76.

18. T.E. Lawrence, *Les Sept Piliers de la sagesse*, t.I. PBP, n° 36, 1963, p. 218 à 229.

dans le cœur des partisans de la révolte et des habitants de la contrée. «Notre royaume était dans l'âme de chacun...» Quand on a ce cœur de son côté, et on peut l'avoir car c'est pour la liberté qu'on se bat, lutte de libération qui considère les partisans et les habitants comme des individus, et non comme des garnisons ou du bétail — alors la guerre est déjà gagnée, ce n'est plus qu'une question de temps.

> Les rebelles actifs avaient pour vertus la maîtrise de soi et le secret; pour qualités, la vitesse, l'endurance, l'indépendance de ravitaillement. Leur équipement technique était suffisant pour paralyser les communications de l'ennemi. Une province serait gagnée quand nous aurions appris à ses habitants à mourir pour notre idéal de liberté; la présence ou l'absence de l'ennemi était secondaire. La victoire finale semblait certaine si la guerre durait assez pour nous permettre d'exploiter notre méthode.

Une telle conception du guerrier est-elle tellement différente de celle que nous avons rencontrée chez Nietzsche et Don Juan. Nous ne le croyons pas. «Maîtrise de soi», «secret», «vitesse», «endurance», on croirait entendre Don Juan. «Les Arabes se battaient pour la liberté, et c'est un plaisir qu'on peut seulement goûter vivant», on croirait sentir l'humour de Nietzsche. Une «révolte» pour la liberté, pour la vie, et non pour la mort. Une «guerre des esprits», gagner les cœurs plutôt que tuer les corps.

La lutte de guérilla ressemble plus à la paix qu'à la guerre. Elle ne cherche pas le combat mais l'évite... Et quand elle fait la guerre, c'est par nécessité, parce qu'elle n'a pas le choix, mais ce qui prédomine, c'est non pas ce à quoi elle dit «non», mais ce à quoi elle dit «oui», à savoir la liberté, de «nouveaux rapports sociaux». Comme disent Deleuze et Guattari, la guérilla, la guerre de minorité, la guerre populaire et révolution-

naire, la guerre de libération, «*ne peuvent faire la guerre qu'à condition de créer autre chose en même temps*, ne serait-ce que de nouveaux rapports sociaux non organiques», c'est-à-dire libres[19].

Quel que soit le point de vue sous lequel on l'aborde, il semble que le «guerrier» véritable n'ait rien à voir avec quelque apologie de la guerre que ce soit. L'apologie de la guerre ne sert que ceux qui font effectivement la guerre, à savoir non les guerriers, mais les machines derrière lesquelles ceux qui «font» la guerre se cachent, à savoir l'État et son Armée, le complexe militaro-industriel.

19. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille Plateaux*, Paris, Les Éd. de Minuit, 1980, p. 527. Voir la distinction qui est faite entre «la machine de guerre» qui n'a pas pour objet principal la guerre, et l'armée qui constitue l'appropriation de cette machine de guerre par l'État, dans le chapitre «Traité de nomadologie: la machine de guerre».